

180. LETTRE

A Timothée corévêque.

Il reproche à Timothée qu'il se mêlait encore des affaires civiles, après avoir embrassé la vie monastique. Il lui représente qu'il vivait autrefois si régulièrement, et qu'il commençait à se relâcher de sa ferveur, par un trop grand désir de plaire au monde; il le remercie de quelques présents qu'il lui avait faits, et il promet de lui en faire à son tour.

Si je vous écrivais tout ce que je pense, il faudrait excéder la mesure des lettres ordinaires et vous dire des choses bien contraires au style des compliments. Il y aurait aussi de la faiblesse à ne vous rien dire du tout, parce que je suis fort en colère contre vous, et je crois avoir raison de l'être. Pour éviter ces deux extrémités, je vous dirai une partie de ce que je pense, et je passerai le reste. J'ai résolu de vous gronder autant qu'un ami qui parle librement à son ami le peut faire. Vous êtes le même Timothée que je connais dès l'enfance, qui avait tant de zèle pour la foi et pour la vie régulière, qu'on lui reprochait l'excès de sa ferveur. Mais maintenant sans vous soucier de chercher toutes les voies de vous rendre agréable à Dieu, vous ne vous étudiez qu'à plaire aux hommes, vous réglez votre vie sur le caprice des autres, de peur de paraître ridicule à vos ennemis, et inutile à vos amis; vous croyez que l'infamie est le plus grand de tous les malheurs; vous ne faites pas réflexion que l'empressement que vous témoignez pour ces sortes de choses est une marque du peu d'estime que vous avez pour votre vie passée. Il faut opter, et prendre son parti, on ne peut servir Dieu et le monde. L'Écriture est remplie de passages qui prouvent cette vérité; la nature même le confirme par des exemples et par l'expérience. Il est impossible de connaître par la même pensée deux objets différents; et pour ce qui regarde les sens, on ne peut bien distinguer deux sons qui frappent les oreilles à la fois, quoiqu'elles soient bien disposées. Si les yeux ne s'attachent sur le même objet, ils ne sauraient le voir distinctement; voilà des preuves que les choses naturelles nous fournissent. Il serait aussi inutile de vous citer toutes celles que je pourrais tirer de l'Écriture, que d'envoyer comme l'on dit des hiboux à Athènes. Pourquoi confondre des choses qui ne se peuvent accorder, le tumulte et le bruit du monde, avec le repos de la vie religieuse ? Pourquoi ne pas renoncer à ces embarras, pour nous mettre en liberté, sans embarrasser les autres ? Pourquoi ne pas faire tous nos efforts pour atteindre à cette perfection que nous cherchions autrefois ? Pourquoi ne pas faire connaître à ceux qui censurent notre conduite, qu'ils ne sauraient parvenir à nous chagriner ? Si nous ne nous faisons point de tort à nous-mêmes, personne ne nous en saurait faire. Voilà ce que j'avais à vous dire. Je prie Dieu que nous puissions nous voir quelque jour, pour discourir des choses les plus importantes à notre salut, afin que nous n'ayons point le cœur et l'esprit remplis des vanités du monde quand il faudra mourir. Ce que vous m'avez envoyé m'a fait un vrai plaisir; les choses sont très agréables d'elles-mêmes, et l'affection de celui qui les envoie en augmente encore le prix. Je crois que vous serez bien aise de recevoir de la cire et des remèdes confortatifs du Pont quand je vous en envoyai, mais je n'en ai pas présentement.